

FRAGMENTS D'UN ATLAS DE L'INACCESSIBLE (7 CARTES)

RENE GUITART

Les 7 cartes proposées ici sont 7 vues sur le même objet, et sont à explorer comme on le ferait d'un calcul. Elles ont été proposées comme *origines* de l'activité dans le séminaire que j'ai donné au Ciph pendant l'hiver 1992-93. Le séminaire lui-même, intitulé *Logique du manque et de l'excès, calcul de l'ambiguïté*, n'a pas été rédigé. Il a consisté de 7 séances, dont chacune avait pour but de lire et commenter l'une des 7 vues proposées :

1. D'UN LIEU OU LA THEORIE SE DONNE EN PERSONNE A DEVORER
2. ÉCRIRE L'IMPOSSIBLE AU MIROIR DE L'ABSURDE
3. L'OUBLIETTE
4. TOUTE STRUCTURE EST UNE GEOMETRIE
5. DIVISER POUR EFFACER
6. DEUX
7. L'ESPACE D'UN INSTANT

Il m'est souvent demandé, parce que je suis mathématicien, *en quoi consiste la recherche en mathématique* ; je pense que cet atlas est un élément de réponse à cette question, réponse adressée précisément à celui qui, tout en posant la question, ne veut surtout rien savoir de proprement interne à la mathématique, rien de spécifique concernant les objets et les techniques en jeu : il fera ici l'expérience de *la fréquentation d'un calcul* en notions et concepts, dans le cheminement d'une mise en place d'articulations et d'équivoques construites, dans l'impossibilité d'interprétation continue de ce qui est inscrit, dans l'élaboration par lui-même du biais implicite sous-tendant le texte. Cette difficulté avec la structure et la suspension du sens néanmoins présent, et l'insistance persistante dans cette difficulté, constituent justement un point crucial de la pensée du mathématicien ; et cet atlas propose donc, hors de la technique mathématique proprement dite, un lieu où, transposée, cette difficulté — c'est-à-dire cet intérêt — peut être éprouvée. Ce point, que je nomme aujourd'hui *la Pulsation Mathématique*, constitue le centre de l'acte effectif de pensée mathématique, centre auquel, sans contenus mathématiques, je veux introduire ici celui qui tenterait l'acte de lire ce qui suit ; c'est dans l'affect de cette tentative qu'il éprouvera ce que je me propose de lui en faire savoir.

De plus, cette question visée, l'inaccessible, n'est pas n'importe quoi par rapport à la question de la recherche mathématique : en effet c'est bien la question du rapport du calcul à l'inaccessible qui est le moteur de cette recherche, dont le mystère reste que l'expérience du calcul est identique à celle de la traversée des limites. Et le risque de cette traversée, ou aussi bien celui de l'erreur, est homologue à celui qu'il faut prendre pour que du texte tienne, pour que le texte du discours tienne, dans un jeu spéculatif sans garantie.

D'autre part, le mathématicien, dans les mains duquel ce texte pourrait tomber, pourra quant à lui, y trouver un tableau préalable de ce qu'il est au moins nécessaire de prendre en considération en vue d'établir une théorie mathématique philosophiquement significative de

la logique de l'ambiguïté et du sens. Des fragments, mathématiques ceux-là, d'une telle logique, étant disponibles par ailleurs, par exemple sous le nom de *Logique Spéculaire*.

1. D'UN LIEU OU LA THEORIE SE DONNE EN PERSONNES A DEVORER : CALCUL, LOGIQUE, PHILOSOPHIE.

A. CALCUL. Le mathématicien en propre croit le calcul vivant, et mise qu'il réside comme principe dans la tension de la pensée qui rode entre les corps et les discours ; il fait l'hypothèse de tracés rigoureux vivaces dans toute pensée originale. À ce titre sa méditation qui est sur le calcul lui-même et qui interroge son écriture et son mouvement, se sur-tend d'attrait lointain vers toute théorie prise comme labeur, et son sillage. Entendons que, des théories, les contenus et la vérité sont annexes, et que l'attrait procède d'un éloignement et d'une mise à l'écart, d'une suspension de la pertinence comme enjeu primordial. De loin n'est visé que l'infime tissu intersticiel que l'élaboration en effaçant délaisse et laisse. Entendons que d'une théorie seul le point aveugle d'où s'articule son écriture est concerné. Ce point n'existe pas, bien entendu. Il n'est question, dans cette prise sous l'empire du calcul avec une théorie, que du biais selon lequel s'opère sa propre prise en défaut. Il s'agit alors de la théorie considéré comme une procession provocatrice paradoxale, comme futilité essentielle, vainement, que le calculateur prend tout--fait au sérieux, pour rire. Question disons d'une pratique non-professionnelle, élémentaire et profonde, indispensable, avec les théories, ou leurs fantômes. Il n'y a pas, à ce moment très particulier, d'enjeu d'interdisciplinarité ou d'enjeu inter-disciplinaire, pas d'épaulement mutuel entre les théories et le calcul. Sauf à considérer une position entre toutes les disciplines, dans le vide entre les théories. Ce qui fonctionne c'est le déplacement, le « viol » des contenus, l'éviction de l'autorité et des références. Fragmentations, troncatures, collages, et, sans souci de maîtrise, pillage exact. Ainsi, dans l'usage d'une théorie, soit par ses thèses mêmes, soit par du travail analogique ou du travail métaphorique, il y a autre chose, qui est un abordage. Parasitage. Plagiat. Trahison. Le furetage dans les lignes de fracture d'une théorie vise à en sur-prendre la lettre de l'esprit, sous l'espoir non pas de la saisir mais d'en inscrire la dérobaie comme formation précaire. Animation ainsi d'un calcul étrange dans le monde théorique dévoré.

B. LOGIQUE. Le calcul déchire, colle et re-déploie le corpus mathématique. De cette opération **la** nécessité, c'est--dire le système des possibles, est la logique mathématique générale. Ce qui s'exécute en production de nombres et d'espaces, de figures, et ce qui constitue un chiffre de son centre moteur qui est la question de l'ambiguïté elle-même. Et cela est une coupe, une vue singulière, singulièrement rationnelle, dans la dévoration générale du monde théorique, de sorte que cette dernière est l'autre nécessaire au déploiement de la logique mathématique comme pensée.

C. PHILOSOPHIE. Faisons donc l'hypothèse d'un espace intellectuel où la philosophie se trahisse et s'offre l'usure iconoclaste. Ce qui est évidemment une position dont la philosophie ne peut faire l'économie, et dont elle a à déterminer les conditions, ce qui est un problème technique pour le philosophe. Mais que cette position ait à être, c'est clair pour tout barbare, par définition. Cet espace, ou plutôt ce lieu, est nécessairement hors les modes particulières, n'est pas le lieu de fonctionnement d'une école spécifique, le lieu de traitement interne d'un objet déterminé, quand bien même il s'agirait d'un objet déterminé sous la houlette de l'interdisciplinarité. Lieu de pratique élémentaire sauvage avec les théories, philosophiques, politiques, artistiques, littéraires, poétiques, scientifiques, etc, c'est d'abord un tissu dont la substance est la circulation même des thèmes et la germination même des objets. A paradoxalement exister ce lieu ne peut donc être que celui de son élaboration comme mobilité, ne peut donc s'instituer qu'en renouvellement permanent, inachevé ici, hors de soi,

international, etc. Ce lieu n'existe que par l'excellence désirée des productions individuelles inclassées de ses membres, en vise collectivisante de sa mouvance. Ce lieu n'est pas un ensemble en ce que la collecte nécessaire se doit d'échouer. Il est lieu d'actions distinctes qui ne sont pas sans rapports. C'est le lieu où réside le manque de non-rapports. D'où s'ensuit en son sein l'élaboration et le traçage, mais pas le traitement spécifique en eux-mêmes, d'objets spécifiques pointant sur la structure logique de ce manque ambigu. À savoir le nombre, la forme, l'écriture, le manque et l'excès, l'impossible. Ce lieu est lieu de la philosophie excédée de son impossibilité quand elle la prend comme constitutive. Il ne peut être, il ne peut y en avoir deux, le voici : il est son hypothèse.

2. ÉCRIRE L'IMPOSSIBLE AU MIROIR DE L'ABSURDE. Comme tout penseur, le mathématicien n'est mobilisé que par l'impossible, qu'il affronte toutefois sous un angle privilégié. Déniant le désir de penser la vérité dans son absolutité, il décide de l'envisager, de lui donner visage, de construire en pense un face-à-face avec l'impossible, en lequel l'impossible aura consistance. L'enjeu mathématique est l'écriture de l'impossible, l'élaboration d'une trace visible en laquelle l'impossible consiste.

L'élaboration doit être déployée non pas sous contrôle d'une logique normative a priori, mais sous condition de l'assignation à comparaître de la logique naturelle propre à l'impossible visé. Elle doit donc se faire dans un régime du « tomber pile ». Régime instable. C'est-à-dire sous le signe de la vérité qui s'échappe et se retrouve toujours (par la vertu même de l'impossible), dans un travail de rigoureuse sortie de tout sillon, de délire exact, continûment. Il s'agit donc d'inventer une liberté formelle qui se muselle elle-même, qui s'exécute en tentant malgré tout de faire ce qui ne peut se faire, en rétentation des obstacles. La structure du récit de cette tentative est alors une articulation d'échecs et de contournages, un système de négatifs dont la forme est la façon positive dont l'impossible est impossible.

Pour que cette forme de l'impossible, claire mais discursive, inscriptive, fasse trace effective, elle doit alors être contrainte, abrégée, condensée, effacée, jusqu'à produire de l'invariant obscur mais factuel, décisif.

Face à un problème réputé impossible à résoudre, il est donc question de l'élaboration exacte d'invariants mesurant l'impossibilité, laquelle sera alors prouvée, attestée, écrite, par la non-nullité, l'existence comme traces, de ces invariants.

Le procédé n'aboutit à son terme qu'à être tel que je le décris à tout instant, dans une tension aigüe entre le libre déploiement exact du jeu des négatifs et l'effacement effectif dans l'écriture même de ce déploiement. Et il ne se soutient que d'être, d'une part, porté dans le régime de la preuve par l'hypothèse de la cohérence de la rigueur, et donc par le rebond en arrière, la réflexion, de toute avance locale conduisant à l'absurde, soit l'usage du tiers-exclu et le travail invisible de la négation classique coupante, et d'être, d'autre part, en souci déportant de la logique purement positive sous-tendant la délivrance de l'énonciation continue telle que des négatifs.

L'impossible à être, en tant qu'il l'est dans une situation déterminée, n'est pas radicalement impossible à penser, absurde, voilà ce que le travail mathématique entreprend de penser, au lieu précis de la contradiction entre l'inscription et la Décision.

Nous en venons donc à dire que l'activité mathématique, en tant qu'elle confronte l'impossible à l'Absurde, relève d'une logique double, qui confronte la logique de l'inscription et la logique de la Décision. Pour autant que la logique de l'inscription construite, de l'inscription intégrale, relève de la logique intuitionniste, et que la logique de la Décision relève de la logique classique, l'activité mathématique sera donc à situer dans l'entre-deux de l'intuitionniste et du classique, autrement dit à envisager comme un va-et-vient entre un topos

quelconque Q (modèle de la logique intuitionniste) et un topos booléen B (modèle de la logique classique), soit, disons, représenter comme objet mathématique par un morphisme de topos $Q \rightarrow B$. Je veux dire qu'un tel objet mathématique pourrait être considéré comme un modèle formelle de l'affrontement au plan de la rationalité entre la libre écriture et la décision, et, partant, de la différence et même-té entre l'écriture de l'impossible comme tel et le rejet de l'absurde. Voilà donc un visage mathématique de ce en quoi consiste l'écriture de l'impossible en tant que elle est impossible à être absolument, mais que quelque chose peut en être pensé. Ceci.

3. L'OUBLIETTE. A lire Vaudène, pour me rejoindre j'écrirai ceci : ce que des machines inscrivent et ce que des discours circonscrivent, des écrits, ce sont affleurements pour l'œil de formes faisant traces d'écritures, de protocoles d'oublis du monde, et, depuis l'observatoire de ce qui dans ces traces est décelable, ces oublis différents, oubliés, restent fondamentalement indiscernables les uns des autres, sous couverts de protocoles distincts. Ces oublis d'oublis, l'écrit procède à leur rétention, et ils y sont, invisibles, blancs. À prendre la noirceur de l'écrit pour porteuse d'information, on autorise le glissement des fonctions désignatrices dans l'écriture, glissement qui s'effectue sur les blancs, en quoi consiste la continuité de l'écrit. Dès lors, l'entente entre le scripteur et le lecteur, basée sur l'oubli de l'oubli comme enjeu, et sur l'oubli de leur incommunicabilité et leur ignorance mutuelle, sur le malentendu, est une sur-exposition de l'écrit où le visible des traces passe à l'arrière-plan. L'entente est de fait à travers le glissement, sur le fait même du glissement. Elle est le mouvement d'entrer dans le réseau invisible des blancs. Lire ne s'effectue, comme s'endormir, qu'au prix d'un relâchement inattendu, d'un évanouissement. Lire c'est s'évanouir sous l'éblouissante blancheur de l'écrit, au point où le langage se fait oublier et nous transporte. Et ainsi, dirai-je, écrire c'est construire une oubliette, édifier un abîme.

Voici donc, au regard de la théorie de Vaudène interrogeant la question des fondements, et dans ses termes d'abîme, de blanc, de noir, de trace et de glissement, amorcé le piège où il est question que nous tombions.

Maintenant, voilà, j'y suis : face à l'impossible, en édifier l'abîme. Construire en l'air ce qui renvoie au fond, l'architecture de fuite hors du silence où ma cohérence erre, l'expédition avérée vers l'aberration enfin assignable. Élaborer le doigt qui par le jeu de sa structure pointe sur l'insu qui est derrière lui.

La structure qui s'élève effectue une chute dans la faille entre la philosophie comme abus nécessaire de langage en désir de vérité et le sophisme installant le silence comme après-coup du déploiement (rhétorique, qui se coupe la parole) d'un seul dire : la vérité, il n'y en a pas. La structure se propose à partir du point double de dénier le désir de vérité et de considérer comme inutile l'hypothèse qu'il n'y a pas de vérité. Elle se situe donc là où la philosophie ne peut se tenir que sur-exposée. Elle pose la question de l'exactitude, en rétention de celle de la vérité : il n'y a pas nécessairement de détention de la vérité, mais il y a, autour du problème de l'accord de la pensée avec la chose, une zone de véracité, qui est la véridicité du labeur vers le simple vrai. Ce qui place hors-circuit la question de savoir quand il faut se taire. Chausse-trappe de la rébellion. Début de la chute.

Cette chute ne prévoit rien pour se dégager d'elle-même, sans doute. Son effet de défaite enregistre les circuits amoureux des lacunes et des liens. Et sa rigueur achevée génère sa conclusion, qui est le point de retour abrégatif sur soi du questionnement qui l'engendra. Point de simple connaissance, fondé ainsi par le haut. Théorique comme un fantasme déployé, l'écrit qui en reste donne voir un dispositif blanchi, trace rationnelle matie de l'écart constitutif de l'impossible.

La structure écrite, formellement close, est ce sur quoi, à le lire, la pensée glisse à *coup sûr*, oublie sa propre ruse, bref, fonctionne. Elle est le nom de baptême d'une porte vers le savoir absolu, que la pense en fonctionnant sait absolument être impossible à franchir ; tout se passe comme si la lecture de l'écrit de la structure, chute dans la chute, abolissait continûment l'impossible, en tant que, dans cet acte, l'inquiétude, vaincue, s'y absoudrait.

Ce que j'écris ici est donc une oubliette aussi, où la question de l'écrit et de la structure s'efface, en sa structure.

Début de la chute.

4. TOUTE STRUCTURE EST UNE GEOMETRIE. La structuration, édification rebelle d'un tombeau de l'essentiel, qui est ce qui se dérobe, commence par ce geste de substituer à l'évènement l'effort pour le penser, de remplacer l'adversité par la difficulté. Elle s'exécute au lieu impossible de son hypothèse, faisant feu de tout bois, en l'écrivant comme provisoirement impossible à situer, en la posant comme non-absurde.

Ce dont, impavide, pas à pas infimes, la structuration s'aggrave, ce dont elle est engrossée, c'est la pense cohérente de la chose, la pensée qui ne se perd pas de vue, en gardant sa distance à soi. C'est cette pense particulière qui s'exécute dans l'établissement de son organisation immanente, qui est, par décision, le système de Figures distinctes en fusion qui est nécessaire à penser cette pensée, par quoi et d'où elle se déploie, elle-même. Ses conditions. Elle relève de l'hypothèse qu'il n'est pas nécessaire d'avoir ou d'être, d'avoir peur de la peur, d'avoir raison d'abord pour penser en raison. Elle laisse les illusions comme reste, en traitant de la perte des illusions sur l'illusion. La structure est un objet ironique, s'articulant comme discours excessif en forme sur le manque à saisir dans la chose, présentification de l'absence.

Ce qui ne peut être donné à voir tel quel, le voilà, et ce n'est pas ça. La structure est un dispositif de négatifs dont la finalité est de seulement montrer ce que l'on voit, elle est une monstration, le monstre même du manque et de l'excès, du défaut qui désigne la dérobade, l'impossibilité de fixer ce qui est vu. Elle est un développement méthodique de l'indisponible adéquation à la chose même en tant que ce développement est un accord. Elle n'est pas dans le souci de la vérité absolue mais de l'authenticité comme formalité. Dans son achèvement abrégatif, elle rétend la fonction hypnotique du syncrétisme, et, à ce titre, installe la poursuite, la continuité, par aveuglement résolutoire. Elle est un schéma, un motif à motif. Si la structure meut, c'est par son incomplétude, laquelle résulte de sa clôture, par où transparait sa « vérité » qui est le miroitement d'une faillite rigoureuse organisée de la raison, dont la courbure au creux du défaut entre le manque et l'excès prend ainsi forme. Là, en traverse de la clarté, la transparence de la raison conteste l'ombre et la lumière, en une fiction qui montre, réserve, une feinte.

La structure est une fiction cohérente incomplète par où ironiquement s'illumine comme reste le défaut. Elle est un espace où le défaut vit, cette vivacité tant donnée comme la morte en son architecture. Oxymore de la métrisation d'une terre, géométrie. Toute structure est une géométrie. La structure, considérée dans sa globalité comme unité génératrice de tout discours en différences et mêmetés sur la chose dont on a le souci, est le lieu d'une organisation de lieux et d'incidences, d'indications locales de coupures et de collages, de liens, et des rapports, locaux et globaux, entre ces liens. Elle est une pure combinatoire géométrique (au sens très général de ce mot en mathématiques, incluant toutes les disciplines particulières telles que la géométrie métrique, différentielle, analytique, algébrique, ou topologique) d'éléments purement formels, c'est-à-dire sans forme ni contenu réels. Les éléments de la structure ne sont significatifs que par leurs relations mutuelles, en quoi la

structure précisément consiste. Ultiment, la structure, schématique, est formulable en termes purement diagrammatiques, elle est l'espace diagrammatique gisant sur le dramatique d'un instant et y faisant écho, c'est une résurgence, un appel, une aspiration, en forme.

Tous les types de structures mathématiques (e.g. groupes, anneaux, corps, ordre, espaces topologiques, etc), quoique traditionnellement présentés en termes de logique des énoncés et formules, sont passibles d'une autre présentation uniquement en termes de couper/coller, de spécifications de liens et de rapports, et plus précisément en termes de *propriétés universelles* i.e. de rapports d'incidences de lieux déterminés dans un univers prescrit les environnant, d'objets d'une catégorie, la catégorie elle-même.

Il s'agit donc de prendre la théorie des catégories, pure théorie des rapports entre les liens entre des objets purement formels, comme la théorie géométrique des structures, elle-mêmes géométriques, c'est-à-dire comme la structure de la question des structures, le réceptacle où le manque à structurer les choses se déploie en discours.

5.DIVISER POUR EFFACER. De cet impossible, feignons d'être l'organisateur, comme disait l'autre, en en relevant les conditions. Il s'agit d'un rapport féroce à la vérité, qui ne se structure que de sa rupture : vélocité strupturale. Ce qui produit l'éclat d'un éclatement, un fantôme, qui est donc de l'impossible, la géométrie de l'effondrement de notre désir succité. De ce désir ce n'est pas le tout, c'est une consommation, qui, à n'être pas posée comme telle (oubli essentiel) est un escamotage, opérant, à la lire, comme une oubliette cryptée. Une organisation géométrique de noirs et de blancs, un échiquier dont chaque case est une bascule vers un autre. Bref, une structure.

Tout ceci est nul si cette structure n'est qu'identique à son hypothèse, si ne s'y est pas incorporé un procédé, une directive théorique, en biais non-dit un regard sur la chose qui persévère, dont la structure fera effet. On attend de la structure un effet. La structure procède d'une division régulante insistante et son effet est d'effacement inattendu.

Considérons l'impossible d'assembler et partager, de prendre en compte, ce dont les conditions vont être relevées dans la structure des nombres entiers. Il y a 0, son successeur 1, et de 1 les successeurs successifs, celui de l'entier n valant pour l'ajout de 1 à n , et étant noté donc $n + 1$, d'où se déploie, par le procédé déclaré de la récurrence, l'addition et sa réitération la multiplication des entiers. Un premier effet à ce point obtenu est la commutativité de l'addition et de la multiplication, la distributivité de la multiplication vis-à-vis de l'addition, etc, et, comme défaut, l'impossibilité de tomber pile toujours, sans reste, dans l'itération de la soustraction d'un nombre un autre, soustraire étant effacer une opération d'ajout. Il y a donc la non-divisibilité possible, car ce que la théorie déploie n'est pas annulable sans recourir à l'histoire même du déploiement. De là s'organise comme thème privilégié la question de la division, ce qui est le véritable procédé non-déclaré d'où se déploie la théorie. La première phase, résolutoire, est la mise en forme de cette question comme procédé formel, ce qui est l'algorithme d'Euclide de la division. L'anthyphèrese donc. L'effet majeur qui advient de la division par 10 est la possibilité effective d'écrire les nombres avec les chiffres de 0 à 9. Par exemple : 10, par exemple : 1992. Formes écrites de noirs formels et d'espaces blancs, lisibles et manipulables. De là, la problématique des nombres et de la division se transporte sur leurs chiffrages, la division elle-même pouvant s'effectuer sur les écritures chiffrées. C'est un nouvel algorithme, décrit dans une réitération de divisions euclidiennes, qui est la division illimitée que nous avons tous appris à l'école primaire. Par exemples : $1/4 = 0,25$ et $1/7 = 0,14285714285714285714...$. Ainsi $1/4$ apparaît comme un nombre décimal, tandis que, pour $1/7$, les points de suspension indiquent qu'une réptition sans arrêt du procédé produit une suite de décimaux convergente vers le nombre non-décimal $1/7$. Point de sortie de

l'arithmétique élémentaire d'elle-même, en appel au sans fin. Hormis ce recours à l'infini, la question se pose de savoir ce que l'on fait lorsque l'on effectue concrètement, en s'arrêtant vraiment au bout d'un moment, une telle division.

Comme autre du multiple du nombre, le chiffrage propose sa propre complexité, et l'unité est re-situable dans le jeu du chiffrage dans la question de la simplicité élémentaire de l'écriture. Appelons donc *simple* un nombre dont l'écriture décimale est minimale, utilisant seulement deux chiffres 0 et 9, non enchevêtrés, soit un nombre dont l'écriture consiste en une suite (éventuellement vide) de 0 suivie à gauche d'une suite (non vide) de 9. Sont donc simples les nombres qui s'écrivent 9, 90, 99, 990, 999, 9000, 9900, 9990, etc.

Eh bien, ce que l'on produit à tout coup en divisant 1 par l'écriture e d'un nombre, c'est l'écriture p d'un autre nombre telle que le produit $e \times p$ soit une écriture simple. Ainsi $4 \times (9 \times 25) = 900$, et $7 \times 142857 = 999999$. Par exemple encore on calcule le quotient $1/1443 = 0,00069300069300069\dots$, d'où l'on tire : $1443 \times 693 = 999999$. Ce que l'on produit, par l'algorithme-maître de l'arithmétique élémentaire, c'est donc, face à la complexité d'un chiffrage une autre complexité de chiffrage telle qu'à compliquer la première en la répétant suivant la deuxième, en les multipliant, la complexité s'efface, ça devienne simple. Voilà de l'effet de structure, du théorème, que la structure donne à voir sur la pensée impossible du un et du multiple, ensembles.

6. DEUX. La Question de l'Etre, du point du « il y a », du ceci *ici* et *maintenant*, est ainsi, du même fixé qui infixable profuse depuis son intériorité, du ceci qui s'excède en multiple et s'absente à sa présence, ou bien la Question de l'Etre du point du « ça change », du *c'est* autre ailleurs et *d'autres fois*, du mobile externe à soi qui se ressaisit, de l'ailleurs qui circule en des « ici » et prsentifie son absence, ça fait deux. Deux tensions, celles du un/multiple et du ici/ailleurs, en tension entre elles, la tension entre l'immobile et l'infixed. D'où deux problèmes transversaux : fonder, et mobiliser. D'un travail mathématique, ou bien énoncer le point fixe d'où il se déploie, ou bien énoncer la mouvance qu'il tend à fixer. Ce sont respectivement le Rien et le Tout, le Vide et l'univers. Du point du Vide l'univers en est le déploiement profusant maximal, du point de l'univers le Vide en est le singulier ressaisie minimal. Questions donc de l'univers d'un objet, de l'objet d'un univers.

Le travail mathématique, en tant qu'il est structural, vise cet écart entre le Rien et le Tout, tant depuis la position fondatrice que depuis la position mobilisatrice. La question des structures articule cet entre deux. Ainsi, d'une part, une structure est un ensemble auquel des opérations sont ajoutées, ajouts donc à la détermination de cet ensemble comme déploiement en compte du 0 (qui lui est la détermination nécessaire du Rien), ce qui situera la structure comme objet singulier dans la catégorie des structures du même type, et d'autre part, une structure est un objet d'une catégorie (prise comme détermination *possible* du Tout), qui se soustrait à cette catégorie dans l'opération de la détermination de sa position universelle, i.e. de son rapport d'incidence à la catégorie, ce qui déterminera la prise en compte de la structure comme système d'opérations sur des éléments. L'enjeu est de compter la profusion et de situer la mouvance. Soit à entendre ici résonner la dualité arithmétique/géométrie. D'où ressortent deux arrogances : fonder et mobiliser, maîtrise du nécessaire et du possible, mathématiquement, c'est-à-dire du nécessaire en tant qu'il est possible, et du possible en tant qu'il est nécessaire. Le travail de structuration mathématique pose que *nécessaire* \Rightarrow *possible* et que *possible* \Rightarrow *nécessaire*, sans poser néanmoins *nécessaire* = *possible*, va-et-vient qui ne va pas sans quelque effet de traverse dans lequel la structure écrit, s'enraye, raye, et efface. La Question de l'Etre, dans son travers mathématique, se redonne dans celle de l'écriture qui produit son effacement, de l'effacement qui s'inscrit, moment de l'étonnement du

mathématicien.

Il y a donc deux Deux. Le Deux du compte, coupé, noté 2, qui vaut pour $1+1$, et dont la figure « * * » est celle où les deux points sont séparés, i.e. liés par du blanc qui ne compte pas ; et le Deux soudé, noté D, où la figure de la soudure « — », qui est de blanc noirci, un trait donc d'un point à un autre, qui s'installe entre les deux points, dans la coupure, ce qui montre le lien. Ces deux Deux, l'arithmétique du 2, où le lien est donné comme absent, et le géométrique du D, où la différence n'est donnée que sous condition d'un rapport, gisent en deux univers qui leurs sont propres, relevant l'un de l'inscription interrompue, et l'autre de la décision suspendue, et le travail mathématique concerne leur compossibilité, ce dont la logique double des « miroirs » et des « ensembles » fait effet. Et puis, y a le Deux qui est dirigé, dont la figure est sous forme coupée « * # », et « \rightarrow », sous forme soudée, ou encore, sous forme coupée et soudée « * \rightarrow # », ce qui figure du lien possible entre deux lettres distinctes, soit *le Deux des catégoriciens*, qu'ils notent 2.

7. L'ESPACE D'UN INSTANT. De ce qui déconcertant et paradoxal, réel, existe indistinct et éparpillé, il s'en profère symboliquement des noms distincts qui discernent, et on y attribue imaginairement des rapports qui, même en coupant, lient. À suivre. Jean-Claude Milner de ce point lacanien, a nommé trois types de multiplicités. Les unes, *classes symboliques*, se fondent d'un nom propre performatif, d'un signifiant déclaré ; les autres, *classes imaginaires*, se fondent du déploiement d'un jugement, de l'attribution à chacun d'une propriété commune ; et les dernières, *classes réelles* sans liens ni distinctions, sont amas existants sans principes qui scintillent entre l'auto-référentiel du trait propre déclaratif symbolique et l'altéro-référentiel de l'énoncé commun propositif imaginaire.

La présence de l'Être humainement recueillie comme l'absence d'origine en l'étalement des successions, est vécu comme le temps ici. Une fois le chronologique hors-champs — je veux dire une fois vaincu le nécessaire positionnement mortel des successions collectées, rapportées et proposées - , la temporalité demeure en tant que la multiplicité symbolique du maintenant identique à sa pointe hors de soi, pointe qui se tire par son chas, et elle s'inscrit au titre de ce qui de s'exercer sur soi aura et à produire de l'autre indéterminé, imaginairement. Elle est là où l'instant se décèle, se décale, devient ce qui s'en suit, et est cette poursuite même. Dans cette temporalité qui est sa déclaration qui est sa performance, survient le présentement insondable, l'impossibilité qu'il y a encore et toujours de s'originer radicalement. L'enjeu y est l'arrachement même au procédé grâce au procédé, et la sortie de la spirale qui est le mouvement de repasser indéfiniment auprès de soi, sortie qui est encore la spirale. Jean Schneider rapporte judicieusement le transitionnel de l'instant aux écritures auto-référentes comme $a = (a, b)$ ou bien : $a : a \rightarrow b$.

De ce qui va ressortir de l'instant a le nom même w ne peut être prévu qu'indéterminé, générique , afin que l'instant soit toujours potentiellement événementiel. De la sorte, a, en tant qu'une sortie non pré-réglée, doit plutôt être identifié au système même de toutes les sorties de a, vers tous les w, soit la gerbe $h(a)$ de toutes les « flèches du temps » de source a : pour tout w, $h(a)(w)$ est la collection des flèches de a vers w, $a \rightarrow w$, et a est identifié (mais non pas confondu) avec la collection cohérente de ces collections $h(a)(w)$. Qu'un objet d'une catégorie (au sens mathématique du mot) soit, catégoriquement parlant, déterminé ainsi par son rapport aux autres objets de la catégorie, c'est ce que l'on appelle le lemme de Yoneda-Grothendieck (dont la validité se soutient très étroitement du fait de l'unitarité et de l'associativité de la composition des flèches consécutives).

Ainsi une catégorie est une multiplicité qui consiste à imaginer ensembles des gerbes symboliques d'instant en déploiement les uns des autres. Ce qui est proposé comme un lieu

possible où l'insoluble paradoxe du temps aurait, pour prix de son intelligibilité, à s'épandre librement, nécessairement. Disons que du temps le dessein est à lire dans la mise en scène fixe géométrique de l'algèbre d'une catégorie, comme jeu faisant trace de même&change.

Ds lors, suivre Alain Badiou en le jet initial de scindage hegelien ouvrant une certaine *Théorie du sujet*, on dira que pour être pensée la chose A se divise en la chose pure en soi et la chose-pour-l'autre, autrement place **A.**, *et* est cette division, soit : $A = (AAp)$; et que le vrai contradictoire de A, qui n'est nul@part, hors lieu, est l'espace P en lequel s'indexe les placements p dterrni-aants la chose comme singularit(s), l'espace P du horlieu A.

Ainsi en est-il de l'instant qui s'espace, à être pensé réellement, et ainsi passe.